

PARFOIS LA VIE N'EST PAS CROYABLE

Des câlins? des copains? Non! merci, très peu pour Mariawana Lunschbeng! Cette austère quinquagénaire de la rue des Potiers, à Saint-Nouchart-les-Urnes, n'est pas connue de ses concitoyens pour être une tendre : à vrai dire, qui la croise, un jour de pluie ou par une matinée brumeuse, aurait tendance à la classer dans la catégorie des plantigrades bourrus, plutôt qu'il ne l'identifierait comme la femme, égale des Megan Fox et autres Angelina Jolie, qu'elle est pourtant.

Ah! bien sûr, elle aussi a eu, comme tout le monde, ses heures de jeunesse et de grâce! Mais tout passe, la chose n'est pas nouvelle. De ce passé glorieux ne restent plus, enfouies dans les tiroirs, que quelques photos, ternies, cornées, où les yeux de Mariawana sont seuls à se poser de temps à autre, et le regard se brouille sur ces traits déjà flous, pour n'y plus voir que de vagues nuances de couleurs que le cœur n'a su oublier.

Puis, un matin, on n'a plus vu Mariawana Lunschbeng, sur son habituel chemin qui mène de la porte beige de sa maison aux rayons mornes de l'épicerie, et retour. L'après-midi, elle ne guettait pas à la fenêtre les allées et venues de ses voisins. Les jours suivants s'écoulèrent également sans elle, et nul ne s'en aperçut. Elle avait pris un train – le premier. Elle avait confié au dieu Hasard le choix de ce train, qui devait la ramener enfin à son grand amour de jeunesse : Ravoul Phélipaille.

Dans le wagon de 2^{de} classe qui roulait vers Meudon, elle songeait, l'œil à la fenêtre, que sa vie commençait réellement à cette seconde précise. Toutes ces années de solitude n'avaient été qu'un long cauchemar, dont elle allait s'éveiller dans la joie et le ravissement.

À cette même seconde, Ravoul Phélipaille plongeait parmi les naïades et les requins dans les eaux transparentes d'un lagon polynésien, cependant que Zéphimar Al-Zuwad, fils de l'émir du Besh-Wed (cinquième fortune mondiale), allait se présenter, un bouquet de roses rouges à la main, à la porte de Mariawana, pour lui déclarer les sentiments fougueux qui l'envahissaient, depuis cinq mois qu'il travaillait à l'épicerie du coin pour arrondir ses fins de mois. Eh ouais : pas de chance.

D.G. DE WALDINGHAM

LA PREMIÈRE IMPRESSION

John-Frank essaie de ne pas paniquer; il s'était attendu à cette possibilité, il n'y a pas de raison de s'affoler. Après tout, il se réveille presque tous les matins avec un épi contrariant, alors pourquoi pas le jour de son entretien d'embauche? Il regarde sa montre — il est dans les temps, réfection de l'épi comprise. Il réussit du premier mouvement son noeud de cravate, repère et enfle sans mal sa paire de chaussettes assorties, trouve ses clés de voiture là où il les avait laissées et, malgré sa hâte, n'offre à sa tasse de café aucune chance de tacher son impeccable costume.

C'est donc sans imprévu que se déroule le protocole de ses préparatifs matinaux. Devant le miroir, il pousse un fort soupir pour soulager son anxiété — et répète le souffle apaisant, peu de temps après, devant le rétroviseur de sa voiture. Le Code de la route permet à John-Frank d'investir son appréhension dans l'observation intuitive des panneaux, et il arrive ainsi, devant ce qu'il espère être son futur bureau, empli d'une relative sérénité. Le sourire bienveillant de la secrétaire l'invitant à rejoindre son rendez-vous le laisse en quasi pleine possession de ses moyens; John-Frank se sent prêt à convaincre, prêt à se vendre.

- « - Bonsoir, M. Journal, l'accueille son potentiel futur employeur.
 - Bonjour, monsieur; je viens pour...
 - ...Pour l'entretien, bien sûr — je vous en prie, asseyez-vous. Réveil difficile?
 - "Réveil difficile"? S'étonne John-Frank.
 - Oui, répond l'employeur dans un sourire complice, je dis ça à cause de l'épi! Pas évident, ces mèches.
 - Mes cheveux me font chier! S'emporte John-Frank. »

ANNE FRANGE